

L'ESSENCE DE LA THÉORIE PSYCHANALYTIQUE...

France Delville

A la Faculté de Médecine de Vienne, Freud se fit huer, Lacan fut exclu de divers lieux, et l'API tenta de lui interdire de recevoir des analysants.

Qu'est-ce que cela signifie ? Non pas qu'un analyste doive rechercher systématiquement l'exclusion pour s'identifier aux difficultés du Père. Mais si, régulièrement, la Société, les Médias, demandent, comme pour s'en débarrasser enfin (qu'on me débarrasse du Désir !) : faut-il brûler la psychanalyse, faut-il brûler Freud, faut-il brûler Lacan ?

La question n'est pas secondaire, n'est pas pur slogan pour journalistes drogués à l'Imaginaire. La question est centrale : la psychanalyse ne peut que sentir le soufre puisqu'elle montre une direction que tout un chacun veut – et légitimement pour survivre – refouler, dénier : la Faille. Heureusement certains comprennent qu'elle apporte du même coup l'antidote : au-delà de la fréquentation de la faille, le Sujet. Du même coup fréquentation de l'Autre, et de l'objet a.

L'essence de la théorie psychanalytique est un discours sans parole.

Question essentielle, qui, en une phrase, pose tout le problème de la place, de la fonction, de la crédibilité de la psychanalyse, puisque la théorie serait contradictoire avec le but : la parole. Entre des effets qui ne seraient saisissables que dans un après-coup, et une « indicibilité ».

Alors oui, *l'essence de la théorie psychanalytique est un discours sans parole* dans le sens où c'est un *discours*, porté par le langage, dans une logique discursive, c'est-à-dire en deux dimensions. Par opposition à la PAROLE, surgie du Manque, car, comme le dit Lacan en 1938 dans son article sur la Famille, « *le complexe, unité fonctionnelle du psychisme, ne répond pas à des fonctions vitales mais à l'insuffisance congénitale de ces fonctions* ». Ou, en décembre 1966, « *jamais le langage n'arrive à s'égaliser à lui-même. Et c'est cette béance, si vous voulez, qui vient combler le désir. Le désir est donc articulé dans le langage, sans que le langage puisse s'égaliser à lui.* ». La parole surgit de ce qui se tient entre les ronds de RSI, dans ce centre vide. Contrairement à ce dans quoi l'imaginaire nous fait chuter en permanence, « le » signifiant n'est pas un vocable qui aurait du sens, il n'est qu'un conglomérat d'images acoustiques à moitié oubliées car inadéquates dès l'origine. C'est que note Lacan dans le Séminaire « D'un Autre à l'autre » :

« Observez bien que, quand je parle du signifiant, je parle de quelque chose d'OPAQUE; quand je dis qu'il faut définir le signifiant comme ce qui représente un sujet pour un autre signifiant, cela veut dire que PERSONNE N'EN SAURA RIEN sauf l'autre signifiant; et l'autre signifiant, ça n'a pas de tête, c'est un signifiant. LE SUJET EST LÀ ÉTOUFFÉ, EFFACÉ, AUSSITÔT, EN MÊME TEMPS QU'APPARU [...] et c'est ce qui toujours représente la notion que j'ai soulignée de l'emploi du terme fading. Dans cette relation, dans cette genèse subjective, au départ, le savoir se présente comme ce terme où vient s'éteindre le sujet; c'est là le sens de ce que Freud désigne comme l'Urverdrängung. »

Le signifiant est donc la marque de la faillibilité, c'est ce que Lacan exprime par ces « pots », des Danaïdes, ou ceux des Manuscrits de la Mer Morte : «... voilà qui est fait pour nous faire sentir que ce n'est pas le signifié qui est à l'intérieur, c'est très précisément le signifiant, et que c'est à lui que nous allons avoir affaire quand il s'agit de ce qui nous importe, à savoir le rapport du discours et de la parole dans l'efficacité analytique ». Un signifiant ne saurait se représenter lui-même, et le désir est articulé dans le langage sans que le langage puisse s'égaliser à lui. « Pour autant que le signifiant », dit Lacan dans les Écrits (la Lettre volée), « vous commencez peut-être à l'entendre, matérialise l'instance de la mort. Mais si c'est d'abord sur la matérialité du signifiant que nous avons insisté, cette matérialité est singulière en bien des points dont le premier est de ne point supporter la partition. Mettez une lettre en petits morceaux, elle reste la lettre qu'elle est, et ceci en un tout autre sens que la Gestalttheorie ne peut en rendre compte avec le vitalisme larvé de sa notion du tout. »

Cela pourrait paraître heureux, que le signifiant soit insécable, mais c'est justement cela qui le tient à distance, et, en tant qu'« association », avec de la fente dans tous les interstices, il devient voilé, comme une roue qui ne tourne pas rond, et ainsi il ne pourra résonner que de manière métaphorique, métonymique etc. Faisant référence, en tous ses points, à « autre chose »; sorte d'Internet qui mène toujours plus loin, ailleurs. Ne s'arrêtant jamais sur une garantie de vérité. Un furet. Ce qui fait qu'il « n'y pas

de rapport qui puisse s'écrire ». *Rapport sexuel* est un pléonasme, tout étant sexuel pour des êtres sexués. La question de la sexuaction n'étant qu'une question entre autres de la question du Sujet, du Ich s'extrayant du Es (Wo Es War, soll Ich Werden), et toutes les questions passant pourtant par celle-là. Mais la peau de banane habituelle, c'est de la confondre, cette question, avec celle du génital.

L'idée, c'est l'impossibilité du « rapport » entre le mot et la chose. Rien de l'autre – de soi, de soi comme autre – ne peut être saisi et transporté. Inadéquation entre le mot et la chose qu'ont exprimée tous les champs de la connaissance dès qu'ils ont été capables d'abandonner le désir symptomatique de contrôle, de « consistance », comme dit Lacan. La consistance, c'est de l'imaginaire.

La théorie psychanalytique élaborée par Lacan est allée chercher, partout où c'était, les expressions de cette inadéquation, de cette incomplétude. Qui, à être intégrée, donnera le Sujet barré, celui du Désir. Vers la fin de sa vie, c'est dans les mathématiques, où se trouve justement un « théorème d'incomplétude », celui de Gödel. Bien avant, c'était dans une Linguistique qui précédait Saussure, celui-ci le savait. La question de la barre existait déjà de manière implicite pour les linguistes du sanskrit, comme Panini. En 1881 Saussure écrit « Le génitif absolu en sanskrit ». Et lorsque Lacan dit que Freud a précédé Saussure, c'est que l'Interprétation des Rêves (1900) précède le Cours de Linguistique générale (1916), mais Saussure n'a pas attendu 1916 pour tourner autour de l'arbitraire du signifiant.

Et, concernant l'essence de la théorie psychanalytique qui serait un discours sans parole, l'insubmersible arbitraire du signifiant produisant, dans l'entre-deux du langage, de la PAROLE, comment ne le ferait-il pas même dans le pire des discours universitaires, dans le pire des discours du maître? Inconscient oblige. Le Sujet ne peut oublier son rêve d'exister, d'ek-sister. Comment Freud et Lacan, pointant l'aspect pathologique du langage comme recours contre le Manque, auraient-ils pu éviter, surréalistes à leur manière, dans une forme de paranoïa critique personnelle, de lâcher de la parole? Même dans des moments d'intense désir d'objectivité,

de scientification. C'est vrai qu'ils auraient aimé rendre la Psychanalyse réfutable, surmontant ainsi l'impossible. Que leur théorisation reste le seul outil épistémologique pour une écoute de l'Inconscient ressort du génie, et que cette théorisation tienne debout, encore une fois, c'est observable dans les effets. La psychanalyse n'est pas une théorie, c'est une expérience.

Mais il semble que la phrase écrite au tableau puisse fonctionner comme AVERTISSEMENT, du risque, pour la théorie, de tomber dans le discours bouché, ignorant la nature arbitraire du signifiant, le manque, l'objet perdu, l'inconscient lui-même. Et si « l'essence de la théorie psychanalytique » était toujours « un discours sans parole », elle ne pourrait jamais être pertinente avec son objet : l'inconscient. Et cela deviendrait absurde, pur théâtre de l'absurde. Or « quelque chose » traverse, persiste, se répond, autour de « quelque chose », il faut même saluer la masse des travaux des psychanalystes qui tentent inlassablement de jouer autrement du langage, comme des musiciens qui se serviraient de leurs instruments à contresens, tels aussi des moines taoïstes se tenant à l'envers sur leur monture, la vache, la tête tournée vers la queue, l'arrière : l'envers de la psychanalyse... L'ange du bizarre est sans cesse convoqué par les psychanalystes, Inconscient oblige.

Et la pertinence du discours psychanalytique est justement attaquée d'emblée dans « De l'Autre à l'autre », référée au séminaire d'Althusser (et Balibar) sur le Capital (1965), qui pose la même question.

« La question est posée par l'auteur que je viens d'évoquer de ce qui est l'objet du Capital. Nous allons voir ce que, parallèlement, l'investigation psychanalytique permet d'énoncer sur ce point ».

Althusser à qui, le 10 novembre 1966, il avait envoyé un exemplaire dédicacé de ses Écrits : « Cher Althusser. Nous voilà dans la même Charrette ! Tout de même sur la route qu'on a choisie. (C'est encore une chance) Votre J. Lacan. »

« D'un Autre à l'autre » (68-69) est contemporain de la parution du Séminaire de 1965 « Lire le Capital ». Dans l'Avertissement Althusser précise que, contrairement à la mode ambiante qui veut que sa lecture (et celle de

Balibar) soit structuraliste, il n'en est rien. Difficile de le croire, Lacan ailleurs développe qu'il ne le croit pas. Et comment le croire, lorsqu'il (Althusser) pose la question de la lecture : lecture coupable ou innocente ? Coupable, car toujours référée, en contexte. Pas de lecture « pure ». C'est le signifiant qui veut cela.

En 1968, deux ans après que Lacan ait parlé de « poubellication » pour ses « Écrits », Althusser et Balibar (sans doute parce que l'œuvre de Marx est considérée comme inachevée), disent qu'ils donnent les exposés sans les reprendre, tels qu'ils sont, « des textes inachevés, les simples commencements d'une lecture ». Plus loin : « nous avons tous lu, nous lisons tous *Le Capital* [...] chaque jour, en transparence, dans les drames et les rêves de notre histoire, dans ses débats et ses conflits, dans les défaites et les victoires du mouvement ouvrier, qui est bien notre seul espoir. Depuis que nous sommes venus au monde, nous ne cessons de lire *Le Capital* dans les écrits et les discours de ceux qui l'ont lu pour nous, bien ou mal, les morts ou les vivants, Engels, Kautsky, Plekhanov, Lénine, Rosa Luxemburg, Trotsky, Staline, Gramsci... philosophes, politiques... Pourtant il faut bien, un jour, à la lettre, lire *Le Capital*... Comme il n'est toutefois pas de lecture innocente, disons de quelle lecture nous nous sommes rendus coupables. Nous étions tous des philosophes. Nous n'avons pas lu le Capital en économistes, en historiens, ou en littéraires. Pour aller droit au fait, avouons : nous lui avons posé la question de son RAPPORT À SON OBJET, DONC TOUT À LA FOIS LA QUESTION DE LA SPÉCIFICITÉ DE SON OBJET, ET LA QUESTION DE LA SPÉCIFICITÉ DE SON RAPPORT À CET OBJET [...]. Et puisqu'il n'est jamais de définition que d'une différence, nous avons posé au Capital la question de la différence spécifique tant de son objet que de son discours. »

Plus loin encore ils demandent : « qu'est-ce que lire ? Aussi paradoxal que puisse sembler ce mot, nous pouvons avancer que, dans l'histoire de la culture humaine, notre temps risque d'apparaître un jour comme marqué par l'épreuve la plus dramatique et la plus laborieuse qui soit, la découverte et l'apprentissage du sens des gestes les plus « simples » de l'existence : VOIR, ÉCOUTER, PARLER, LIRE [...] CES GESTES

QUI METTENT LES HOMMES EN RAPPORT AVEC LEURS ŒUVRES ET CES ŒUVRES RETOURNÉES EN LEUR PROPRE GORGE, QUE SONT LEURS « ABSENCES D'ŒUVRES ». Et, contrairement à toutes les apparences encore régnantes, ce n'est pas à la psychologie, qui s'édifie sur l'absence de leur concept, que nous devons ces connaissances bouleversantes, mais à quelques hommes : Marx, Nietzsche et Freud. C'est depuis Freud que nous commençons de soupçonner ce QU'ÉCOUTER, DONC CE QUE PARLER (ET SE TAIRE) VEUT DIRE; que ce « veut dire » du parler et de l'écouter découvre, sous l'innocence de la parole et de l'écoute, la profondeur assignable d'un second, d'un tout AUTRE DISCOURS, LE DISCOURS DE L'INCONSCIENT¹. »

Si, dans l'histoire de la culture humaine, notre temps continue d'apparaître comme marqué par l'épreuve dramatique et laborieuse de la (re) découverte et du (ré) apprentissage du sens des gestes les plus « simples » de l'existence : VOIR, ÉCOUTER, PARLER, LIRE, déjà en 1968 Lacan disait que les repères « Autre et petit autre, cruciaux pour définir le discours psychanalytique, concernaient particulièrement l'époque. Oui, particulièrement sur la question de l'Autre, les étudiants ont essayé de réviser leur copie. De manière sauvage, je veux dire en faisant de la psychanalyse sauvage. Ce n'est pas ainsi que ça se fait, ce serait trop simple. » Oui, mais si le Grand Autre est à l'œuvre sur des barricades, qu'est-il donc ce Grand Autre, pour comprendre la « Psychologie des masses » aujourd'hui ? Pour comprendre le monde.

Et si Althusser distingue entre Psychologie et Psychanalyse en ce qui concerne « *les œuvres retournées en leur propre gorge* », et même si la Psychologie aujourd'hui interroge d'avantage la Psychanalyse qu'elle ne le faisait en 1968, il est bon de rappeler la distinction que Freud lui-même faisait entre Médecine et Psychanalyse, dans la brève période du gouvernement bolchévique de Béla Kun (mars/août 1919, République

des Conseils), où Ferenczi fut chargé de l'enseignement de la Psychanalyse à la Fac de Médecine. Le 30 mars 1919 Freud faisait paraître dans l'hebdomadaire hongrois « La thérapeutique » (Gyógyászat) un article en réponse à la question que, l'année précédente, plus d'un millier d'étudiants avaient adressée au recteur de l'Université, accompagnée d'une pétition : « FAUT-IL ENSEIGNER LA PSYCHANALYSE A L'UNIVERSITÉ ? ».

Réponse de Freud :

« L'analyste ne peut que se montrer satisfait de voir l'enseignement universitaire inscrire la psychanalyse à son programme, mais lui-même peut se passer de l'Université sans aucun inconvénient. Il trouve dans la littérature les indications THÉORIQUES dont il a besoin, et il les trouve de façon plus approfondie encore dans les réunions des Associations psychanalytiques, enfin dans les contacts personnels avec les membres plus anciens et plus expérimentés de l'Association. Il a la possibilité d'acquérir une expérience PRATIQUE, outre le moyen de l'auto-analyse, par le traitement de cas sous la direction et la supervision d'un psychanalyste reconnu. C'est précisément le fait d'être EXCLU de l'Université qui a produit cette organisation. Si l'exclusion était maintenue dans l'avenir, cette organisation continuerait certainement à fonctionner de façon parfaitement satisfaisante. »

A la Faculté de Médecine de Vienne, Freud se fit huer, Lacan fut exclu de divers lieux, et l'API tenta de lui interdire de recevoir des analystes. Qu'est-ce que cela signifie ? Non pas qu'un analyste doive rechercher systématiquement l'exclusion pour s'identifier aux difficultés du Père. Mais si, régulièrement, la Société, les Médias, demandent, comme pour s'en débarrasser enfin (qu'on me débarrasse du Désir !) : faut-il brûler la psychanalyse, faut-il brûler Freud, faut-il brûler Lacan ? la question n'est pas secondaire, n'est pas pur slogan pour journalistes drogués à l'Imaginaire. La question est centrale : la psychanalyse ne peut que sentir le soufre puis-

1 « C'est à l'effort théorique, pendant de longues années solitaire – intransigeant et lucide, de Jacques Lacan, que nous devons, aujourd'hui, ce résultat qui a bouleversé notre lecture de Freud. En un temps où ce que J. Lacan nous a donné de radicalement neuf commence à passer dans le domaine public, où chacun peut, à sa manière, en faire usage et profit, je tiens à reconnaître notre dette envers une leçon de lecture exemplaire, qui, on le verra, dépasse en certains de ses effets son objet d'origine. Je tiens à le reconnaître publiquement, pour que le « travail du tailleur (ne) disparaisse (pas) dans l'habit (Marx), fût-il le nôtre. »

qu'elle montre une direction que tout un chacun veut – et légitimement pour survivre – refouler, dénier: la Faille. Heureusement certains comprennent qu'elle apporte du même coup l'antidote: au-delà de la fréquentation de la faille, le Sujet. Du même coup fréquentation de l'Autre, et de l'objet a.

A l'AEFL récemment, Monique Schneider a rappelé le rapport entre l'une des voies royales de la découverte de la psychanalyse, l'hystérie, et les sorcières du Moyen âge, avec l'idée de possession. Les thérapies archaïques invoquaient le corps étranger venu faire effraction pour qu'il libère le malade. Premiers avatars de la notion d'Autre, tandis qu'elle était interrogée autrement par les premiers philosophes, pris dans la religion, la médecine, l'art, la physique (phusis). Pensée du Même avec Parménide, pensée de l'Autre avec Héraclite. Platon, dans « Le Parménide » puis « Le Sophiste », réintroduit le Non-être (nié par Parménide lui-même) sous la forme de l'Autre, et, écrit Gérard Legrand, tout le développement ultérieur du discours philosophique a dépendu de cette tentative. « Le même », marque de l'identité, « l'Autre », marque de l'altérité. Entre identité et altérité, au prix d'une division, possibilité du Sujet.

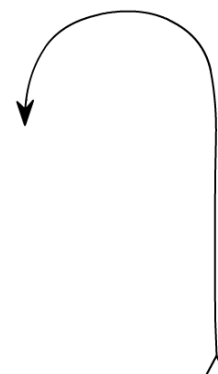
Mais, pour qu'un Sujet retrouve (trouve) ses potentialités profondes et interdites (« *Où l'homme s'est-il caché? Nous étouffons; dès l'enfance on nous mutile: il n'y a que des monstres!* » Nizan, Aden Arabie), pour qu'il cesse de pâtir, en quoi sont utiles les notions de petit et Grand Autre, les « propres méthodes » de la psychanalyse, terme de Freud, étant la cure par la Parole?

Parce que l'être humain est malade du langage. Tout symptôme se constitue, se structure, sous l'effet du langage, relais du Réel, ce n'est donc que quelque chose du langage qui puisse remédier à la suggestion du langage premier, des premières inscriptions, sidérées, pétrifiées, inaugurées dans le Maternel. En les entamant, en en soulevant la nature médusante. Exorcisme. La Parole tranche dans ce que le langage a tissé pour commander, au sein de l'inconscient, à un Moi en mal de réorganisation constante, de son image, de son narcissisme blessé, de son rapport blessé et terrorisé au réel. En mal de survie. La vérité du sujet coïncide avec sa mise en scène

de la survie. Et la parole va rechercher quelque chose au-delà de cette survie, les représentations soustraites à la peur, là où au contraire la pulsion c'était l'espoir d'exister, l'évidence d'exister. Le Désir, c'est cela, une autre vérité, encore plus ancienne, aux fondements de la vie, et qui a été conservée, par la répétition de cette représentation singulière vibrant maladroitement dans le Ça, Lachose, tentant de se verticaliser, se préciser, trouver des contours. Mais l'autre est là, les petits autres, autour, déformés tout autant que portés par un Imaginaire entravant le Symbolique, Imaginaire bien actif pour continuer de projeter, suggestionner, dénier, faire obstacle au désir virtuel et fragile. Sans le savoir. Inconsciemment.

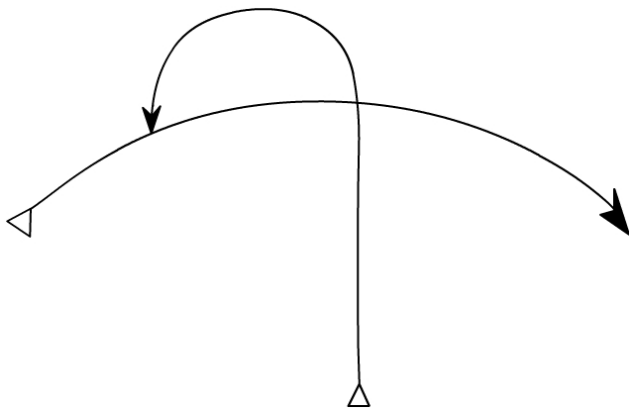
Petits autres réels/imaginaires qui supporteront, en tant que perdus, *objet a*, l'élaboration d'un Grand Autre, pris dans le langage, « nous naissons dans un bain de langage ». Premier Grand Autre, dit Lacan, la Mère, mais déjà en tant qu'elle parle. C'est le bain de langage, ce n'est pas la maman. La Mère, c'est ce stade, cet espace/temps où l'enfant a « besoin », où il est vulnérable, le Maternel, c'est tout ce qui, à lui, se montre et parle: Logos et Phainestai (chapitre d'Être et temps, Heidegger). Le parlêtre lacanien est là: il parle parce qu'il veut dire que quelque chose lui apparaît, objet découpé dans la lumière, une idée. On parle parce qu'on a une idée. Saint Augustin avait décrit cela dans son « De Magistro ». *Intention du discours* que Lacan met en schémas dans le Séminaire « Les formations de l'Inconscient » (56-57), et qu'il commente ainsi:

« *Ce qui vient maintenant vous représente l'intention du discours, qu'il faut également indiquer pour autant que le discours n'est pas détaché de l'individualité concrète qui l'exprime.* »



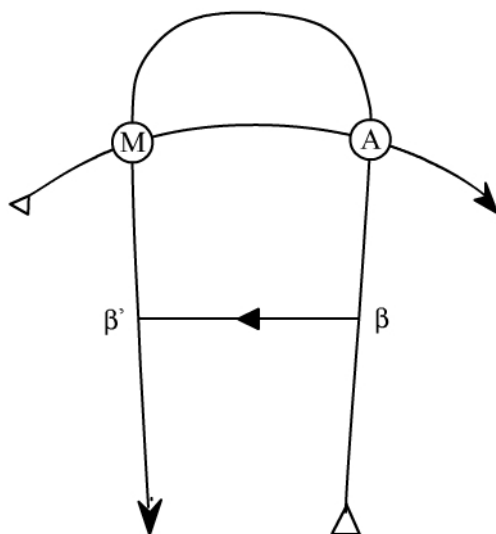
En tant que psychanalystes, nous avons à notre disposition ce moyen terme qui permet d'insérer le discours dans le sujet humain, à savoir le terme désir. Le départ du désir se fait au même niveau que celui d'où part la chaîne signifiante. Tout le reste se situe à partir de là.

C'est dans une conjonction intersubjective que la duplicité du sujet s'exerce. Dès le moment du premier vagissement, le nouveau-né s'articule avec la mère dont il va recevoir l'usage de la chaîne signifiante. L'essentiel du schéma est là.



Là-dessus, se projette la rencontre avec l'Autre. Le résultat, c'est le message. Il suffit qu'il y ait un receiver et un sender pour que le message soit constitué.

Sur toute la rétroaction de la ligne s'inscrit le support du désir. L'action parlante a des effets dans le désir du sujet qui l'a articulée, et ces effets se produisent par rétroaction. Le résultat s'inscrit au terme du vecteur rétrograde.



Au niveau du court-circuit $A\beta\beta'M$, le sujet est un animal. Tout ce qui se passe au niveau

animal est en $\beta\beta'$. La confrontation imaginaire spéculaire $a-a'$ se situe à ce niveau.

Mais c'est parce que ça parle, et que ça associe du signifiant, par bribes, signifiant troué, que c'est mal « compris », que ça lâche, échappe, et c'est le Grand Autre qui récupère les malentendus, mais le malentendu, ça fait parler, ça fait avancer, c'est ça ou la mort. Comme chez Beckett, L'innommable, où « il n'y a que ça, il faut continuer, c'est tout ce que je sais... je ne peux pas continuer... il faut continuer... je vais donc continuer. Il faut dire des mots, tant qu'il y en a... jusqu'à ce qu'ils me disent, ils m'ont peut-être déjà dit, ils m'ont peut-être porté jusqu'au seuil de mon histoire... » Beckett que Lacan réévoque dès le début du séminaire, « poubellication » en écho à la poubelle de « Fin de partie ».

C'est à partir de là que Lacan va reprendre un fil, répondre, méditant à voix haute, à la question de ces termes, « petit autre, Grand Autre », qu'il a vus se former sous sa langue des années auparavant, et qu'aujourd'hui il charge du sens même de la psychanalyse. « Grand Autre et petit autre » inséparables de la question du langage. Quelle est la source de cette inséparabilité ? L'Inconscient, Freud.

Voilà ce que Lacan déclare à Gilles Lapouge (Figaro Littéraire de décembre 1966, autour de la parution des Écrits): « Il est pour moi certain que toute l'évolution de la psychanalyse, depuis qu'elle a pénétré en France, est à déplorer. Je mets en cause ici les praticiens dont l'action a abouti à ce que la lecture de Freud soit de moins en moins soignée [...] Lire Freud, c'est d'abord apprendre que l'inconscient de Freud ne peut être confondu avec l'emploi romantique d'un inconscient se référant à l'archaïque, au primordial, au primitif. Rien à voir. Ce qu'on voit dans Freud c'est un homme qui est tout le temps en train de se débattre sur chaque morceau de son matériel linguistique, d'en faire jouer les articulations. VOILÀ FREUD. UN LINGUISTE. Lisez ses trois premiers grands livres, La science des rêves, Psychologie de la vie quotidienne, Le mot d'esprit. Oui, lisez-les, demandez à vos lecteurs de les ouvrir à n'importe quel page, et ils tomberont inévitablement sur le maniement des mots, sur des équivalences ver-

bales allant aussi loin que possible dans le sens matériellement linguistique, c'est à dire jusqu'au calembour. Aujourd'hui, cette évidence nous saute aux yeux. Si, à l'époque, elle a été rarement reconnue, la raison en est claire: Freud devançait la linguistique. Vous savez que Saussure a commencé son œuvre après Freud. C'est là un point capital: toute l'œuvre de Freud est à déchiffrer à travers une grille linguistique qui n'a été inventée qu'après lui. Faut-il dire, au passage, que ce décalage ne fait qu'établir plus fortement son génie? Pour nous, en tout cas qui possédons la clé de la linguistique, la leçon devient éclatante. Rien de plus aisé, aujourd'hui, que de lire Freud comme il demande à être lu. Vous trouvez ceci un peu général. Bien. Lisez les textes d'un linguiste moderne Roman Jakobson par exemple. Tout ce que ces textes nous disent nous pouvons le faire correspondre point par point, avec les grands ressorts de l'inconscient. »

Plus loin:

« Un enfant se cogne contre une table, et l'on va vous dire que cette expérience lui apprend le danger des tables. Eh bien, c'est faux. Quand l'enfant heurte la table, CE N'EST PAS DEVANT LA TABLE QU'IL EST PLACÉ, MAIS DEVANT UN DISCOURS QUE LUI FONT IMMÉDIATEMENT SES PARENTS. DE MÊME POUR CHACUN DE SES GESTES. L'ENFANT EST ENVIRONNÉ, SUBMERGÉ, NOYÉ DANS UN IMMENSE DISCOURS, IL EST MENACÉ D'ÉTOUFFEMENT. C'EST DANS LE LANGAGE QU'IL SE DÉVELOPPE. LE SUJET EST CONSTITUÉ PAR LE LANGAGE ET NON PAS LE CONTRAIRE. Prenez la notion, fondamentale pour Freud, de désir. Le désir ne peut pas être articulé autrement que dans et par le langage. C'est même la différence avec le besoin ou l'appétit qui, eux, ne sont que d'ordre physiologique. Dans l'histoire réelle du sujet, le besoin passe par ce que j'appelle « les défilés du signifiant », c'est-à-dire de la parole. L'enfant fait passer son besoin par le langage, mais JAMAIS LE LANGAGE N'ARRIVE À S'ÉGALER À LUI-MÊME. ET C'EST CETTE BÉANCE, SI VOUS VOULEZ, QUE VIENT COMBLER LE DÉSIR. LE DÉSIR EST DONC ARTICULÉ DANS LE LANGAGE, SANS QUE LE LANGAGE PUISSE S'ÉGALER À LUI. ET VOUS SAVEZ, CETTE HISTOIRE

DATE D'AVANT LA NAISSANCE. NON SEULEMENT PARCE QUE L'ENFANT, AVANT DE VENIR AU MONDE, EST DÉJÀ ASSORTI D'UN NOM ET D'UN PRÉNOM, MAIS ENCORE PARCE QUE SA NAISSANCE EST COMMANDEE PAR LE DÉSIR DE SES PARENTS. LA FAÇON DONT SES PARENTS L'ONT DÉSIRÉ, BIEN OU MAL, AVANT SA NAISSANCE – ET RAPPELEZ-VOUS QUE LE DÉSIR EST ARTICULÉ DANS LE LANGAGE – CELA VA LE LIER À UNE CERTAINE PLACE DANS LE MONDE ET DE CETTE PLACE VA RÉSULTER TELLE OU TELLE CONSÉQUENCE PARMILLESQUELLES PERVERSIONS, NÉVROSES, ETC. S'IL EST DONC VRAI QUE, POUR FREUD, TOUT EST INSCRIT DANS CETTE PAROLE STRUCTURÉE QU'EST LE DÉSIR, IL SUIT QUE TOUT, DANS L'HISTOIRE DE L'HOMME, EST LIÉ À L'INCIDENCE DU LANGAGE. »

« La première conséquence », commente judicieusement Lapouge, prouvant ainsi une forme de transmission de la psychanalyse, c'est que « si la psychanalyse parle de refoulement, elle ne songe pas au refoulement d'une « chose » – besoin, tendance, appétit – mais à celui d'un DISCOURS DÉJÀ ARTICULÉ. [...] On saisit mieux dès lors la référence aux hiéroglyphes. On se trouve en présence d'un discours qui n'a pas cessé de murmurer, mais que le sujet ne peut entendre, car il n'en connaît ni la grammaire ni la syntaxe. CE LANGAGE PERTURBÉ, qui fonctionne en dehors du sujet conscient, c'est ce que Freud appelle l'inconscient, le « ça ». « L'inconscient, dit Lacan, c'est le discours de l'Autre ». Le sujet se trouve donc changé de place et, pour ainsi dire, en dehors de celui que nous appelons sujet. L'homme n'est plus au centre de lui-même dans le discours organisé et clair du conscient. Il est dans le discours tout aussi organisé mais indéchiffrable de l'inconscient – ce qu'exprime la formule de Lacan: « Je pense où je ne suis pas, je suis où je ne pense pas. »

L'Inconscient est donc le discours de l'Autre en tant que langage perturbé. Et le sujet éventuel est assujéti à deux choses qui n'en font qu'une: le pouvoir des parents qui passe par un langage, perturbé. Cet assujétissement est ce par quoi Lacan a commencé un article écrit à la

demande de Wallon pour *l'Encyclopédie Française*, tome VIII « La vie mentale », en mars 1938. Dans l'introduction intitulée « L'INSTITUTION FAMILIALE », il fait la relation immédiate, la présence de l'autre, et, grâce et à cause de « *capacités exceptionnelles de communication mentale* », une économie des instincts qui S'Y MONTRENT ESSENTIELLEMENT SUSCEPTIBLES DE CONVERSION ET D'INVERSION ET N'ONT PLUS D'EFFET ISOLABLE QUE DE FAÇON SPORADIQUE. »

« Isolable » n'est pas une opération visée dans la relation spontanée, c'est offert par la cure. Séparer ce qui est associé. Associé pour nous faire perdre le fil du « désir ». C'est l'interprétation qui fait coupure dans ce que la famille a instauré de CONTRAINTE DE L'ADULTE SUR L'ENFANT, CONTRAINTE À LAQUELLE L'HOMME DOIT UNE ÉTAPE ORIGINALE ET LES BASES ARCHAÏQUES DE SA FORMATION MORALE [...] LA FAMILLE PRÉVAUT DANS LA PREMIÈRE ÉDUCATION, LA RÉPRESSION DES INSTINCTS, L'ACQUISITION DE LA LANGUE JUSTEMENT NOMMÉE MATERNELLE. PAR LÀ ELLE PRÉSIDE AUX PROCESSUS FONDAMENTAUX DU DÉVELOPPEMENT PSYCHIQUE, À CETTE ORGANISATION DES ÉMOTIONS SELON DES TYPES CONDITIONNÉS PAR L'AMBIANCE, QUI EST LA BASE DES SENTIMENTS SELON SHAND; PLUS LARGEMENT, ELLE TRANSMET DES STRUCTURES DE COMPORTEMENT ET DE REPRÉSENTATION DONT LE JEU DÉBORDE LES LIMITES DE LA CONSCIENCE.

C'est ce qui est bien schématisé dans « Les Formations de l'Inconscient »

« Eh bien, je dis que l'enfant s'ébauche comme assujet. C'est un assujet parce qu'il s'éprouve et se sent d'abord comme profondément assujetti au caprice de ce dont il dépend, même si ce caprice est un caprice articulé. »

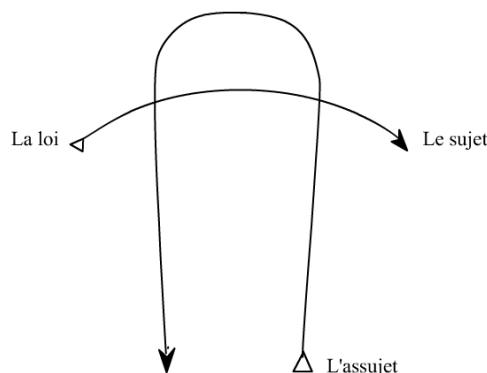
Et « Le complexe du sevrage fixe dans le psychisme la relation du nourrissage, sous le mode

parasitaire qu'exigent les besoins du premier âge de l'homme; il représente la forme primordiale de l'imgo maternelle. Partant, il fonde les sentiments les plus archaïques et les plus stables qui unissent l'individu à la famille. » « En fait, le sevrage, par l'une quelconque des contingences opératoires qu'il comporte, est souvent un TRAUMATISME PSYCHIQUE dont les effets individuels, anorexies dites mentales, toxicomanies par la bouche, névroses gastriques, révèlent leurs causes à la psychanalyse ». « C'est le refus du sevrage qui fonde le positif du complexe, à savoir l'imgo de la relation nourricière qu'il tend à rétablir. Cette imago est donnée dans son contenu par les sensations propres au premier âge, mais n'a de forme qu'à mesure qu'elles s'organisent mentalement.

Or, ce stade étant antérieur à l'avènement de la forme de l'objet, il ne SEMBLE PAS QUE CES CONTENUS PUISSENT SE REPRÉSENTER DANS LA CONSCIENCE. [...] Que la tendance à la mort soit vécue par l'homme comme objet d'un appétit, c'est là une réalité que l'analyse fait apparaître à tous les niveaux du psychisme [...] Or, la tendance à la mort, qui spécifie le psychisme de l'homme, s'explique de façon satisfaisante par la conception que nous développons ici, à savoir que le complexe, unité fonctionnelle de ce psychisme, ne répond pas à des fonctions vitales mais à l'insuffisance congénitale de ces fonctions.

Déjà dans le séminaire de 53-54, « Écrits techniques » Lacan associe l'idée d'insuffisance congénitale des fonctions avec l'oubli et l'Autre. « A propos de l'oubli du rêve et de son sens [...] est-ce que la reconstitution qu'en fait le sujet est exacte? Nous n'avons aucune garantie que quelque chose d'autre qu'on peut appeler verbalisation ultérieure n'y soit pas mêlé. [...]

Que c'est au doute même que le sujet porte sur certaines parties du rêve que lui – qui l'attend et l'écoute, qui est là pour en révéler son sens – verra que justement c'est là la partie importante; [...] à mesure que le chapitre s'avance, le procédé s'amenuise à un point tel qu'à la limite,



presque, le rêve qui serait le plus significatif serait le rêve complètement oublié et dont le sujet ne pourrait rien dire; ça va aussi loin que ça, car en fin de compte c'est à peu près ce qu'il dit :

« On peut souvent retrouver par l'analyse tout ce que l'oubli a perdu; dans toute une série de cas quelques bribes permettent de retrouver non point le rêve, qui serait accessoire, mais les pensées qui sont à sa base. »

Quelques bribes, c'est bien ce que je vous dis. Il n'en reste plus rien. Mais ce qui l'intéresse, c'est quoi? Là évidemment nous tombons sur ces pensées qui sont à sa base. [...]

Mais peut-être que ces pensées qui sont à sa base, nous sommes suffisamment éclairés par toute la *Traumdeutung* pour nous apercevoir que ce n'est pas tout à fait ce qu'on pense quand on fait des études, sur la phénoménologie de la pensée, pensée sans images ou avec images, etc., ces choses que nous appelons couramment la pensée, puisque ce dont il s'agit tout le temps, c'est d'un DÉSIR. Et Dieu sait que ce désir, nous avons appris à nous apercevoir qu'il est au cours de cette recherche comme un singulier furet que nous voyons disparaître et reparaître à travers toute une sorte de jeu de passe-passe, et en fin de compte, nous ne savons pas toujours si c'est du côté de l'inconscient ou du côté du conscient... *Le désir de qui? Et de quel manque, surtout?* [...] Prenons encore, je l'ai pris ce matin un peu au hasard, une chose qui est célèbre, que Freud a publiée dès 1898. Dans son premier chapitre de la *Psychopathologie de la vie quotidienne*, Freud se réfère, à propos de l'oubli des noms, à la peine qu'il a eue un jour dans une relation avec un interlocuteur dans un voyage, à évoquer le nom de l'auteur de la fresque célèbre de la cathédrale d'Orvieto, qui est comme vous savez une vaste composition manifestant les phénomènes attendus pour la fin du monde, et tout ce qui tourne autour de l'apparition de l'Antéchrist. Ce dont il s'agit et qu'il veut retrouver, l'auteur de cette fresque, est Signorelli, et il n'y arrive pas. Il en vient d'autres: c'est ça, ce n'est pas ça, il trouve Botticelli, Boltraffio... il n'arrive pas à retrouver Signorelli.

Il arrive à le retrouver grâce à un procédé analytique. Il le fait ensuite quand il le prend comme exemple à sa recherche, et voici ce que

ça donne: ça ne surgit pas comme ça, du néant, ce petit phénomène, c'est inséré dans un texte, dans ceci qui est en rapport avec un monsieur, qu'il est en train de parler, et ce qu'on voit dans les antécédents est fort intéressant. [...] Tout cela forme le fond sur lequel d'abord semble déjà s'établir la suite de la conversation, avec l'oubli significatif qui va ponctuer et proposer son problème à Freud. [...] Freud nous montre que lui-même s'est mis à prendre part à une partie de cette conversation, et le fait est que, dit-il, à partir d'un certain moment, son attention, à lui, Freud, a été portée tout à fait ailleurs, pendant même qu'il racontait l'histoire, il pensait à autre chose. [...] Il n'avait pas voulu exprimer ces choses parce qu'il n'était pas très sûr de son interlocuteur, concernant la valorisation des processus sexuels. D'autre part il n'avait pas volontiers arrêté sa pensée sur le sujet de la mort de ce malade. Il dit qu'il avait retiré toute son attention de ce qu'il était en train de dire. [...] Et Freud fait un petit tableau, vous pourrez vous reporter à ce texte, il y a un très joli petit tableau dans l'édition *Imago*. Il écrit tous les noms *Botticelli – Boltraffio – Herzégovine – Signorelli*, et en bas les pensées refoulées, le son « Herr », la question. Et le résultat, c'est en quelque sorte ce qui est resté: le mot *Signor* a été appelé par le *Herr*; ces gens qui s'exprimaient si bien, *Traffio* a été appelé par le fait qu'il avait reçu là le choc de la mauvaise nouvelle concernant son patient; et en quelque sorte, s'il a pu retrouver, au moment où son discours est venu pour tâcher de retrouver le personnage qui avait peint la fresque d'Orvieto, c'est ce qui restait disponible, étant donné qu'un certain nombre d'éléments radicaux avaient été appelés par ce qu'il appelle le refoulé, les idées concernant les histoires sexuelles des musulmans et d'autre part le thème de la mort. Qu'est-ce à dire? Le refoulé n'était pas si refoulé que ça, puisqu'il le donne tout de suite, le refoulé, dans son discours, dont il n'a pas parlé à son compagnon de voyage; mais en fin de compte tout se passe en effet comme si ces mots – on peut bien parler de mots même si ce sont des parties de mots, ces vocables constituent des mots parce qu'ils ont une vie de mots individuels – ces mots, C'EST LA PARTIE DU DISCOURS QUE FREUD AVAIT VRAIMENT À TENIR; ET IL NOUS LE DIT BIEN, À PARTIR DE CE

MOMENT-LÀ, C'EST CE QUE JE N'AI PAS DIT; mais ce qu'il n'a pas dit c'était quand même ce qu'il commençait lui-même à dire, dans le fond; c'est ça qui l'intéressait, c'est ça qu'il était prêt à dire à son interlocuteur, et pour ne le lui avoir pas dit, il est resté quoi, pour la suite de sa connexion avec ce même interlocuteur? seulement des DÉBRIS, DES MORCEAUX, LES CHUTES, SI ON PEUT DIRE DE CETTE PAROLE. [...] Eh bien, ce qui exactement décapite le *Signorelli*, car tout se concentre autour de la première partie de ce nom, de tout son retentissement sémantique, c'est dans la mesure où la parole n'est pas dite, où la parole peut révéler le secret le plus profond de l'être de Freud, c'est dans la mesure où elle n'est pas dite; IL NE PEUT PLUS S'ACCROCHER À L'AUTRE QU'AVEC LES CHUTES DE CETTE PAROLE, il y avait quelque chose dont il n'y a plus que les débris; le phénomène d'oubli est là, manifesté dans ce quelque chose qui est littéralement DÉGRADATION DE LA PAROLE DANS SON RAPPORT AVEC L'AUTRE. Et c'est là que je veux en venir à travers tous ces exemples, c'est cette signification ambiguë – vous verrez que le mot est valable – cette signification ambiguë, et ceci que c'est précisément dans la mesure OÙ L'AVEU DE L'ÊTRE CHEZ LE SUJET N'ARRIVE PAS À SON TERME QUE SE PRODUIT QUELQUE CHOSE PAR QUOI LA PAROLE SE PORTE LITTÉRALEMENT TOUT ENTIÈRE SUR LE VERSANT OÙ ELLE S'ACCROCHE À L'AUTRE. Je dis que c'est ambigu, parce que bien entendu ça n'est pas étranger à son essence de parole, si je puis dire, de s'accrocher à l'autre. La parole est justement exactement cela: elle est médiation, et c'est surtout cela que je vous ai enseigné jusqu'à présent; ELLE EST MÉDIATION ENTRE LE SUJET ET L'AUTRE. [...] Mais il s'agit simplement de savoir à quel niveau cet autre est réalisé, et comment, dans quelle fonction, dans quel cercle de sa subjectivité, à quelle distance est cet autre. Et nous savons qu'au cours de l'expérience analytique cette distance varie sans cesse; et prétendre la considérer comme un certain stade, une certaine étape du sujet! c'est ce même esprit qui fait parler à M. Piaget de la notion prétendue ÉGOCENTRIQUE DU MONDE DE L'ENFANT; COMME SI LES ADULTES SUR CE

SUJET AVAIENT À EN REMONTRER AUX GOSSES! Et je voudrais bien savoir qu'est-ce qui pèse dans les balances de l'Éternel comme une meilleure appréhension de l'autre, celle que M. Piaget, dans sa position de professeur, et à son âge, peut avoir de l'autre, ou celle qu'a un enfant; cet enfant que nous voyons si prodigieusement ouvert à tout ce que l'adulte lui apporte du sens du monde; cet enfant, quand on y réfléchit jamais, à ce que signifie par rapport à cette perspective, ce sentiment de l'autre, CETTE PRODIGIEUSE PERMÉABILITÉ DE L'ENFANT à tout ce qui est mythes, légendes, contes de fées, histoires, cette façon de se laisser littéralement envahir... est-ce qu'on croit que c'est compatible avec ces petits jeux de cubes, grâce à quoi M. Piaget nous montre à quoi il accède, à une connaissance tout à fait copernicienne du monde? C'est de cela qu'il s'agit. Il s'agit de savoir COMMENT POINTE À CE MOMENT VERS CET AUTRE ce qui peut être résumé à ce sentiment le plus mystérieux et essentiel de la présence, qui peut être aussi intégré à ce que Freud nous parle dans tout ce texte à savoir toutes les structurations déjà préalables non seulement de la vie amoureuse, mais DE L'ORGANISATION DU MONDE DU SUJET. [...] En fin de compte, ce à quoi nous sommes ramenés par cette considération, est-ce que ce n'est pas ce quelque chose dont je suis parti dans ce rapport dont je vous parlais tout à l'heure sur les fonctions de la parole, à savoir à quoi l'opposition et toute la gamme de réalisations qui existent entre PAROLE PLEINE ET PAROLE VIDE, PAROLE EN TANT QU'ELLE RÉALISE LA VÉRITÉ DU SUJET, PAROLE EN TANT QU'AU CONTRAIRE LE SUJET VA S'ÉGARER DANS TOUT CE QUE NOUS POURRIONS APPELER LES MACHINATIONS DU SYSTÈME DU LANGAGE, et de tous les systèmes de références que lui donne l'état culturel où il a plus ou moins partie prenante par rapport à ce qu'il a à faire, hic *et nunc*, avec son analyste. De sorte que la question qui est directement introduite par le point d'arrêt où je vous ai mis aujourd'hui sur ce phénomène nous mène exactement à ceci. Cette résistance dont il s'agit projette bien entendu dans ses fruits, dans ses résultats, projette en effet sur le système de qui, de quoi, sur ce système que nous appelons le systè-

me du moi, pour autant que justement LE SYSTÈME DU MOI N'EST M. ME PAS CONCEVABLE SANS LE SYSTÈME, SI L'ON PEUT DIRE, DE L'AUTRE. Ce *Moi* est exactement référentiel à l'autre, ce moi se constitue par rapport à l'autre; il est exactement corrélatif; et le niveau auquel l'autre est vécu situe exactement le niveau auquel le Moi littéralement pour le sujet existe. La résistance en effet s'incarne dans ce système du *Moi* et de l'autre. Elle s'y réalise à tel ou tel moment de l'analyse. Mais c'est en quelque sorte d'ailleurs qu'elle part, à savoir de L'IMPUISSANCE DU SUJET À ABOUTIR DANS CE DOMAINE DE LA RÉALISATION DE SA VÉRITÉ, c'est à chaque instant et d'une façon sans doute plus ou moins d'ores et déjà définie pour un sujet déterminé, en raison des fixations de son caractère et de sa structure, C'EST À UN CERTAIN NIVEAU QUE VIENT SE PROJETER CET ACTE DE LA PAROLE, DANS UNE CERTAINE RELATION DU MOI À L'AUTRE, dans un certain niveau, dans un certain style de la relation à l'autre. Qu'est-ce à dire? Vous le voyez, c'est qu'à partir de ce moment-là, quel est le paradoxe? Voyez le paradoxe de la position de l'analyste, c'est en somme AU MOMENT OÙ LA PAROLE DU SUJET EST LA PLUS PLEINE QUE MOI ANALYSTE JE POURRAIS INTERVENIR; MAIS J'INTERVIENDRAIS SUR QUOI? SUR SON DISCOURS; ET PLUS IL EST À LUI, PLUS MOI JE ME CENTRE SUR SON DISCOURS. MAIS L'INVERSE EST ÉGALEMENT VRAI; PLUS SON DISCOURS EST VIDE, PLUS JE SUIS AMENÉ, MOI AUSSI, À ME RATTRAPER À LUI, C'EST-À-DIRE À FAIRE CE QU'ON FAIT TOUT LE TEMPS, DANS CETTE FAMEUSE ANALYSE DES RÉSISTANCES, À CHERCHER CET AU-DELÀ DU DISCOURS DU SUJET; CET AU-DELÀ – RÉFLÉCHISSEZ BIEN – QUI N'EST NULLE PART; CET AU-DELÀ QUI N'EST PAS LÀ; CET AU-DELÀ QUE LE SUJET A À RÉALISER, MAIS QU'IL N'A PAS JUSTEMENT RÉALISÉ; C'EST-À-DIRE CET AU-DELÀ QUI EST EN SOMME FAIT DE MES PROJECTIONS À MOI AU M. ME NIVEAU OÙ LE SUJET EST RÉALISÉ. Ce dont je vous ai montré la dernière fois les dangers, à faire ces sortes d'interprétations ou imputations intentionnelles qui,

vérifiées ou non, ou susceptibles ou non de vérifications, je dirais ne sont pas plus vérifiables que n'importe quel système de projections qui en participe toujours plus ou moins; et c'est bien là la difficulté de l'analyse, quand nous disons que nous faisons l'interprétation des résistances, nous sommes en présence très précisément de cette difficulté: comment opérer à un certain niveau de moindre densité du rapport de la parole? COMMENT OPÉRER DANS CETTE INTERPSYCHOLOGIE, EGO ET ALTER EGO, OÙ NOUS SOMMES MIS PAR LA DÉGRADATION MÊME DU PROCESSUS DE LA PAROLE? La question est bien celle-ci. C'est qu'à partir d'un certain moment, d'un certain niveau même où la fonction de la parole a versé tellement uniquement dans le sens de l'autre qu'elle n'est plus médiation mais seulement violence implicite, réduction de l'autre à sa fonction par rapport au Moi du sujet, que pouvons-nous faire encore pour manier valablement dans l'expérience analytique la parole? Vous sentez le caractère absolument oscillant du problème, et combien il nous ramène à des questions qui sont en fin de compte celles-ci: qu'est-ce que veut dire pour l'homme cet appui pris dans l'autre? Et pourquoi l'autre devient-il d'autant moins vraiment autre que lorsqu'il prend plus exclusivement cet appui? C'est de ce cercle vicieux qu'il s'agit de sortir dans l'analyse; et pourquoi est-ce que nous y sommes, en quelque sorte tellement, d'autant plus pris que l'histoire de la technique montre un accent toujours plus grand mis sur ce problème pour autant qu'on accentue le côté moïque des résistances? C'est le même problème qui s'exprime encore d'une autre façon sous cette forme: « POURQUOI LE SUJET S'ALIÈNE-T-IL D'AUTANT PLUS QU'IL S'AFFIRME PLUS COMME MOI? »

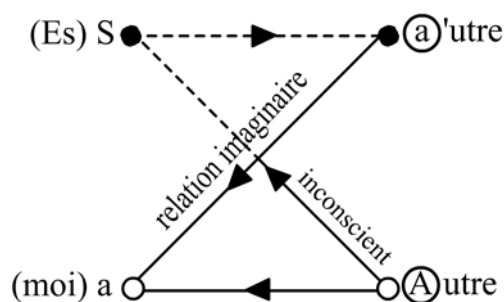
Le petit autre et le Grand autre, on les trouve de manière très significative dans le Séminaire sur le Moi de 54/55 dont le titre du 16 mars est encore plus saisissant: AU-DELÀ DE L'IMAGINAIRE, LE SYMBOLIQUE, OU DU PETIT AU GRAND AUTRE. Le petit autre: imaginaire, le Grand Autre: symbolique. Et dans le chapitre INTRODUCTION DU GRAND AUTRE, Lacan parle de *Mein Kampf*, « d'un ouvrage où un nommé Hitler parlait des rapports entre les hommes comme de rapports entre des

lunes. Et nous sommes toujours tentés de faire une psychologie et une psychanalyse de lunes, alors qu'il suffit de se rapporter immédiatement à l'expérience pour voir la différence. Par exemple, je suis rarement content. La dernière fois, je n'étais pas content du tout, parce que sans doute j'avais tenté de voler trop haut – ces battements d'ailes n'étaient peut-être pas ce que je vous aurais dit si tout avait été très bien préparé. Pourtant, quelques personnes bienveillantes, celles qui m'accompagnent à la sortie, m'ont dit que tout le monde était content. Position, j'imagine, très exagérée. Peu importe, on me l'a dit. Cela ne m'a pas convaincu, d'ailleurs, sur le moment. Mais quoi! Je me suis fait cette réflexion – si les autres sont contents, c'est le principal. C'est en ça que je diffère d'une planète. Ce n'est pas simplement que je me fasse cette réflexion, mais que c'est vrai – si vous êtes contents, c'est l'essentiel. Je dirai plus – des confirmations me venant de ce que vous étiez contents, eh bien, mon Dieu, je devenais content aussi. Mais, quand même, avec une petite marge. Pas tout à fait *content-content*. Il y avait eu un espace entre les deux. Le temps que je m'aperçoive que l'essentiel, c'est que l'autre soit content, j'étais resté avec mon non-contentement.

Alors, à quel moment est-ce que je suis vraiment moi? Le moment où je ne suis pas content, ou le moment où je suis content parce que les autres sont contents? Ce rapport de la satisfaction du sujet avec la satisfaction de l'autre – entendez bien, sous sa forme la plus radicale – est toujours en cause quand il s'agit de l'homme. J'aimerais bien que le fait qu'il s'agisse en cette occasion de mes semblables ne vous trompe pas. J'ai pris cet exemple, parce que je m'étais juré de prendre le premier exemple venu après la question où je vous ai laissés la dernière fois. Mais j'espère vous faire voir aujourd'hui que vous auriez tort de croire qu'il s'agit là du même autre que cet autre dont je vous parle quelquefois, cet autre qui est le moi, ou plus précisément son image. Il y a ici une différence radicale entre ma non-satisfaction et la satisfaction supposée de l'autre. Il n'y a pas image d'identité, réflexivité, mais rapport d'altérité foncière. Il y a deux autres à distinguer, au moins deux – un autre avec un A majuscule, et un autre avec un

petit a, qui est le moi. L'Autre, c'est de lui qu'il s'agit dans la fonction de la parole. [...] Je voudrais aujourd'hui vous proposer un petit schéma, pour illustrer les problèmes soulevés par le moi et l'autre, le langage et la parole. [...] Que savons-nous concernant le moi? Le moi est-il réel, est-il une lune, ou est-il une construction imaginaire? Nous partons de l'idée, que je vous ai serinée depuis longtemps, qu'il n'y a pas moyen de saisir quoi que ce soit de la dialectique analytique si nous ne posons pas que le moi est une construction imaginaire. Cela ne lui retire rien, à ce pauvre moi, le fait qu'il soit imaginaire – je dirais même que c'est ce, qu'il a de bien. S'il n'était pas imaginaire, nous ne serions pas des hommes, nous serions des lunes. Ce qui ne veut pas dire qu'il suffit que nous ayons ce moi imaginaire pour être des hommes. Nous pouvons être encore cette chose intermédiaire qui s'appelle un fou. Un fou est justement celui qui adhère à cet imaginaire, purement et simplement.

S, c'est la lettre S, mais c'est aussi le sujet, le sujet analytique, c'est-à-dire pas le sujet dans sa totalité. On passe son temps à nous casser les pieds à dire qu'on le prend dans sa totalité. Pourquoi serait-il total? Nous n'en savons rien.



Vous en avez déjà rencontré, vous, des êtres totaux? C'est peut-être un idéal. Moi je n'en ai jamais vu. Moi, je ne suis pas total. Vous non plus. Si on était totaux, on serait chacun de son côté, total, on ne serait pas là, ensemble, à essayer de s'organiser, comme on dit. C'est le sujet, non pas dans sa totalité, mais dans son ouverture. Comme d'habitude, il ne sait pas ce qu'il dit. S'il savait ce qu'il dit, il ne serait pas là. Il est là, en bas à droite.

Bien entendu, ce n'est pas là qu'il se voit – cela n'est jamais le cas – même à la fin de l'analyse. Il se voit en a, et c'est pour cela qu'il a un moi. Il peut croire que c'est ce moi qui est lui, tout le monde en est là, et il n'y a pas moyen d'en

sortir. »

S'il n'y a pas moyen d'en sortir, comment peut-on avoir un effet sur le réel, de la relation, réel qui échappe et pourtant une éthique est toujours travaillée pour que, malgré tout, on puisse sortir l'humain, parfois, de l'horreur ?

MARX par exemple a essayé de sortir de la philosophie et de l'économie traditionnelles pour, comme le dit aussi Hannah Arendt, donner aux humains le droit d'avoir des droits. Sortir l'humain de l'esclavage, de l'ALIÉNATION. Si l'illusion moïque est un obstacle fondamental à une dés-aliénation, Marx a-t-il pris en compte la question du moi ? Du même coup, il aurait pris en compte la question de l'arbitraire du signifiant, la question du fantasme. Il aurait pris en compte RSI. Il ne l'a pas dit ainsi. Mais était-ce implicite ? Oui, dans un second temps. Mais fondamentalement et peut-on traiter des BIENS, et du TRAVAIL, en les sortant de la question du Moi, de l'arbitraire du signifiant, du fantasme, de l'objet perdu, du petit autre, du Grand autre ? POURQUOI LE SUJET S'ALIÈNE-T-IL D'AUTANT PLUS QU'IL S'AFFIRME PLUS COMME MOI ? demande Lacan. Marxisme au risque de la psychanalyse.

COMMENT OPÉRER DANS CETTE INTERPSYCHOLOGIE, EGO ET ALTER EGO, OÙ NOUS SOMMES MIS PAR LA DÉGRADATION MÊME DU PROCESSUS DE LA PAROLE ?

Et en quoi la « dégradation de la parole » intervient-elle dans le partage des biens, et le Droit du travail ? Dans « D'un Autre à l'autre », Lacan aborde la question par ce « pot » qu'il avait abandonné eu égard au scandale que celui-ci avait provoqué, et qu'il reprend pour rappeler que c'est son vide qui lui en permet l'usage, et troué lorsqu'il s'agit de célébrer le mort, valeur d'usage plutôt que d'échange, dit-il, adressé à un autre monde « *et une autre dignité, une valeur d'hommage.* » Ce pot doit être troué lorsqu'il s'adresse au monde des morts, pour que l'humain ne puisse s'en servir. C'est que l'humain ne veut pas qu'il soit, troué, ce pot, il faut qu'il puisse être rempli pour pouvoir à son tour « combler ». Dans le fantasme collectif, le pot ne doit pas être troué lorsqu'il abrite le brouet, ou les pièces d'or, non du tonneau des Danaïdes, mais de la Propriété.

Et pourtant, dans l'Histoire, le passage de la valeur d'usage à la valeur d'échange avait introduit, sans le dire, sans le savoir, un *objet a* qu'heureusement les ethnologues sont partis chercher, à l'usage de l'Occident, dans les tribus dites primitives. Cela s'appelle *mana*, ou *sum-bollon* en Grèce, tout ce qui, dans le troc, passant de mains en mains, est fendu, avec une perte au milieu, ou flou, rendu à l'indicible, agissant de cet indicible même, sans autre garantie – valeur – que des jugements d'attribution pour construire une éthique. La valeur s'annonce dans le discours, elle n'est pas « naturelle ». Contrairement à la valeur d'usage qui identifiait l'objet à utilisateur, on était dans « le même », pas d'altérité pour l'altérer. *Mana*, c'est lorsque la disparité survient entre un objet contre un autre, *mana* c'est du tiers, impalpable, qui fait fonctionner l'échange autour d'un écart. Du Grand Autre, du désir, et non du besoin. Pas de preuve d'égalité, de consistance de la justice, *mana* est un simple agent, qui introduit le rêve, la projection, de jouissances, de part et d'autre, où chacun est « satisfait » ? Introduction de la jouissance sans maître ni esclave. L'amour avec son malentendu qui n'empêche rien. Le troc était déjà un échange, mais dans le don, l'arbitraire du signifiant intégré. Mais voilà ce n'est pas par « décision des coopérateurs », et c'est ce que raconte Lévi-Strauss avec son histoire de Bororo et de case vide. Cela s'instaure sur fond d'inconscient, autour d'une case vide, on ne sait pas comment on structure, structures de la parenté et autres, répondant à cette Loi symbolique minimale qu'il y a de l'interdit. Comme à Delphes, à partir de la voix oraculaire d'Apollon, on fait les lois de la cité. Un arbitraire qui engendre un cadre serré. Bereshit. On sait qu'aleph est inaccessible.

Eu égard à l'inconscient, Freud a rappelé au monde, occidental, que toute décision est trébuchée, et Marx le savait, lorsqu'il se moquait de Proudhon. Il s'en est moqué très tôt, 1847 (« *Misère de la Philosophie, Philosophie de la misère* », contre le socialisme utopique), ver dans le fruit des discours idéalistes de la même époque, « si, si, si, quand quand, quand... » quand l'humain deviendrait humain. Parce que le pur décret, ils ne le feront pas, il faudra l'arracher. Et pourquoi ? C'est que la justice, la vérité, ne sont pas mathématiques, la pulsion s'y oppo-

se.

Et si Lacan fait un sort à cette polémique-là, entre Marx et Proudhon, c'est bien que Marx y manifeste un doute sur l'intersubjectivité, la communication, et pourquoi pas, la pulsion, donc l'Inconscient? «... *pur décret des coopérateurs, dont il s'agit de savoir pourquoi ils sont devenus coopérateurs, et à l'aide de quoi* ». L'Économie serait donc assise sur le symptôme, Marx le savait, certains marxistes à sa suite, on se demande. Marx lui-même a dit : je ne suis pas marxiste. Et Lacan : soyez lacaniens si vous voulez, moi je suis freudien.

Ce problème majeur, Lacan le posait déjà dans son séminaire de 58-59, « Le désir et son interprétation » : « *En fin de compte, j'ai simplement voulu ici vous indiquer dans quelle direction, et pourquoi se produit ceci en somme qui est la même question que pose sans la résoudre Marx dans sa polémique avec Proudhon, et dont nous pouvons tout de même donner une petite [ébauche] tout au moins d'explication : COMMENT IL SE FAIT QUE LES OBJETS HUMAINS PASSENT D'UNE VALEUR D'USAGE À UNE VALEUR D'ÉCHANGE ? Il faut lire ce morceau de Marx parce que c'est une bonne éducation pour l'esprit. Cela s'appelle : Misère de la philosophie, Philosophie de la misère. Il s'adresse à Proudhon et les quelques pages pendant lesquelles il le tourne en ridicule, ce cher Proudhon, pour avoir décrété que ce passage de l'un à l'autre se faisait par une sorte de PUR DÉCRET DES COOPÉRATEURS, DONT IL S'AGIT DE SAVOIR POURQUOI ILS SONT DEVENUS COOPÉRATEURS, ET À L'AIDE DE QUOI. Cette façon dont Marx l'étripe pendant quelques vingt, trente bonnes pages, sans compter la suite de l'œuvre, est quelque chose d'assez salubre et éducatif pour l'esprit. Voici donc tout ce qui se passe pour l'objet, bien sûr, et le sens de cette volatilisisation, de cette valorisation qui est également dévalorisation de l'objet, je veux dire ARRACHEMENT DE L'OBJET AU CHAMP PUR ET SIMPLE DU BESOIN. C'est là quelque chose qui, après tout, n'est qu'un rappel de la phénoménologie essentielle, de la phénoménologie du bien à proprement parler et dans tous les sens du mot bien, figurez-vous.* »

L'échange comme « pur décret », cela

reviendrait aux thérapies de communication, ou la simple croyance dans la communication, l'intersubjectivité, et Lacan à Louvain est réjouissant à ce propos, lorsque l'assemblée éclate de rire au mot « communication », et Lacan, satisfait, qui commente : « la communication, ça fait rire ! » Eux au moins, ont compris.

Dans « D'un Autre à l'autre », Lacan poursuit en disant qu'il est importuné de Marx depuis longtemps, et qu'il va l'introduire à propos de *l'objet a*. Dès que le travail passe de la valeur d'usage à la valeur d'échange, dès qu'il est acheté, il y a plus-value, et Lacan dit d'emblée que c'est une fonction obscure : «... c'est proprement d'être au point [...] que détermine la prédominance du marché du travail, que se dégage comme cause de sa pensée cette fonction obscure, il faut bien le dire [...] qui est celle de la plus-value. »

La plus-value, obscure, introduit parfaitement le plus-de-jouir, puisque la jouissance est elle-même obscure. Plus-de-jouir ou moins-de-jouir ? C'est toujours la question du « plus », puisqu'elle est partout, la jouissance, la seule question c'est : « encore et encore ». Contre la mort. Exister, à tout prix, au sens propre. La jouissance n'est pas le plaisir, comme a dit Freud, on « jouit » de tout, même du malheur, même de la privation. La jouissance lacanienne ce n'est que ce à quoi a accès le psychisme, jouissance d'un lieu, un topos. Jouissance, question topologique. Et tenter d'en priver l'autre, pour donner du poids à la sienne. Le maître, le sadique, qui y croit, (y croît, croit y croître), et va monter les enchères. Et en face le narcissisme blessé d'emblée, le masochisme primordial, qui vont accompagner le mouvement, jusqu'au jour où, traversée du fantasme, une barricade se lève pour dire : tiens, si on faisait autrement, nous les esclaves avons le droit d'exister. Quelle révolution, au sein du masochisme ! Ne plus être l'objet de l'Autre.

Un malentendu vient certainement de la formule « renonciation à la jouissance » qui est un terme philosophique ou même commun. Nul ne peut renoncer à la Jouissance au sens psychanalytique. Au sens psychanalytique, il y a jouissance de la conviction de ne pas exister, d'être un déchet, induite par le discours du maître. Comme chez l'enfant. l'Histoire a montré cette jouissan-

ce se fixer et se répéter chez celui chez qui la renonciation est devenue jouissance, la seule jouissance. C'est un travail sur la jouissance, inconscient, dans le discours révolutionnaire, qui va créer une sorte d'insight : l'ordre du monde n'est pas définitif. Que la révolution soit une traversée du fantasme, engendrant immédiatement du fantasme, au prix du moi idéal et de l'idéal du moi, c'est certainement ce qui est difficile à avaler eu égard aux changements concrets, à la conquête de droits, plus que légitime. Mais c'est un forcing, et c'est ce qu'a compris Marx, à un moment : les droits, ils doivent s'arracher. Plus d'inter-jouissance, comme dans ses premiers discours. Il n'y a pas de rapport qui puisse s'écrire.

Le 1^{er} décembre 1965 dans le Séminaire « L'objet de la Psychanalyse », Lacan mentionne que pour Lénine, « *La théorie de Marx est toute-puissante parce qu'elle est vraie* ». Et, dit-il « *il laisse vide l'énormité de la question qu'ouvre sa parole : pourquoi, à supposer muette la vérité du matérialisme sous ses deux faces qui n'en sont qu'une : dialectique et histoire, pourquoi d'en faire la théorie accroîtrait-il sa puissance ? Répondre par la conscience prolétarienne et par l'action du politique marxiste, ne nous paraît pas suffisant.* »

Qu'est-ce qu'une vérité qui met tant de tant à agir, ou même dont il peut sembler qu'elle n'agira jamais, en tant que vérité. On sait ce que la Psychanalyse pense de la « vérité ».

Dans l'Éthique (59-60) Lacan dit : « *Pourquoi, depuis le temps, cette contrainte sociale ne serait-elle pas parvenue à se centrer sur les voies les plus propres à la satisfaction des désirs des individus ? J'ai dit des désirs. Est-ce que devant une assemblée d'analystes j'ai besoin d'en dire plus pour qu'on y sente la distance qu'il y a de l'organisation des désirs à l'organisation des besoins ?* »

Si l'on tient compte de l'Inconscient, dû à l'arbitraire du signe, qui engendre le Fantasme, qu'en est-il de cette plus-value, qui n'est pas nouvelle, dit Lacan dans « D'un Autre à l'autre », le travail n'est pas nouveau, ni la renonciation à la jouissance, sur laquelle le Maître s'assoit pour faire un esclave. La plus-value va au maître. Les biens du maître s'accroissent, ainsi qu'une forme de jouissance supplémentaire : le Pouvoir. Par le discours psychanalytique, Lacan

dit qu'à articuler le discours sur la renonciation, apparaît la fonction du plus de jouir.

Cette jouissance n'est possible que parce qu'il « *faut supposer qu'au champ de l'Autre, il y ait ce marché, si vous voulez bien, qui en totalise les mérites, les valeurs, l'organisation des choix, des préférences, qui implique une structure ordinale, voire cardinale. Le discours détient les moyens de jouir en tant qu'il implique le sujet. Il n'y aurait aucune raison de sujet, au sens où l'on peut dire raison d'État, s'il n'y avait au marché de l'Autre un corrélatif, c'est qu'un plus de jouir s'établisse qui est capté par certains.* »

Que le plus de jouir tienne à l'énonciation, soit produit par le discours, paraît inacceptable à tous ceux à qui la jouissance de la nourriture, des biens matériels, du sexe, puis l'économie en général, apparaît comme un champ, même pas du réel, mais de la réalité, sans autre possibilité de décalage. Pourtant dit Lacan, « c'est l'objet de mon écrit Kant avec Sade où est faite la démonstration de la totale réduction de ce plus de jouir à l'acte d'appliquer sur le sujet ce qu'est le terme *a* du FANTASME, par quoi le sujet peut être posé comme cause de soi dans le désir. » Pour Lacan, le rapport de la renonciation à la jouissance au pari de Pascal est un autre mode sur lequel la vie dans sa totalité elle-même se réduit à un élément de valeur. « *Autour du plus de jouir se joue la production d'un objet essentiel dont il s'agit maintenant de définir la fonction, c'est l'objet a.* », dit-il. Dont le rejet le réjouit, en écho au « passage connu, repéré et célèbre où un Marx savourait, dans les temps qu'il mettait au développement de sa théorie, l'occasion de voir nager ce qui était l'incarnation vivante de la méconnaissance ! »

Bien. Mais qu'est-ce que le sujet a perdu, en passant de la valeur d'usage, où il était le maître, en quelque sorte, ou tout moins esclave seulement des saisons, de la disette, où « tout » lui appartenait, il en usait, ou plutôt la question de l'appartenance ne se posait encore. La question de la propriété.

Et Lacan va brillamment exprimer comment s'introduit la faille entre usage et échange, dans le même mouvement qu'un sujet est dans la faille lui-même eu égard au signifiant : « *Un sujet, c'est ce qui peut être représenté par un signifiant pour un autre signifiant, mais est-ce*

que ce n'est pas là quelque chose de calqué sur le fait que, valeur d'échange, le sujet dont il s'agit, dans ce que Marx déchiffre, à savoir la réalité économique, le sujet de la valeur d'échange est représenté auprès de quoi ? de la valeur d'usage. Et c'est déjà dans cette faille que se produit, que choisit ce qui s'appelle la plus-value. Ne compte plus à notre niveau que cette perte. Non identique désormais à lui-même, le sujet, certes, ne jouit plus mais quelque chose est perdu qui s'appelle le plus de jouir, il est strictement corrélatif à l'entrée en jeu de ce qui dès lors détermine tout ce qu'il en est de la pensée.

Et, dans le symptôme, de quoi s'agit-il d'autre, à savoir du plus ou moins aisé de la démarche autour de ce quelque chose que le sujet est bien incapable de nommer mais sans le tour de quoi il ne saurait même à quoi que ce soit procéder qui n'a pas seulement à faire aux relations avec ses semblables, à sa relation la plus profonde, à sa relation qu'on appelle vitale, et pour laquelle les références, les configurations économiques sont autrement plus propices que celles, lointaines en l'occasion quoique bien sûr non tout à fait impropres, qui sont celles qui s'offraient à Freud, celles de la thermodynamique. » (D'un autre à l'autre »)

N'est-il pas intéressant de repérer dans le discours de Marx comment il peut passer de l'espoir d'un renoncement – miraculeux – au moi, à la rivalité, à la haine, au moi idéal autant qu'à l'idéal du moi, à quelque chose de barré, mais il ne s'agit pas de traversée du fantasme, et au sujet barré qui ne se fait plus d'illusion sur sa jouissance, c'est l'idéal de partage qui est barré, et reste aux prolétaires de s'unir pour détruire les pulsions moïques d'en face. Jusqu'à quand. Oui l'œuvre de Marx est inachevée, puisqu'à ce stade c'est un mouvement perpétuel dans un face-à-face entre pulsions des uns, pulsions des autres. La jouissance comme un ballon qu'on se refile, sans fin.

Pourtant ça commence bien, et cela peut être instructif pour ceux qui ridiculisent le fait que la Psychanalyse, par la voix de Lacan ou d'autres, osent interpréter Marx, comme si le marxisme était un discours intrinsèque ne renvoyant qu'à lui-même. Il faut rappeler qu'à l'époque où Marx s'enfermait pour écrire le

Capital, un ami témoigne qu'il « poursuit des travaux théoriques acharnés, dans la salle de lecture du British Museum, qui portent surtout sur l'économie politique, mais aussi sur la philosophie, l'histoire, les sciences naturelles, et les mathématiques. « D'autre part lorsque Engels et lui disent avoir « réglé leurs comptes avec leur conscience philosophique d'autrefois » (préface de Marx à la *Contribution*), ils disent du même coup que, par cette étude, ils ont atteint leur but principal : « voir clair en nous-mêmes ». Cette exigence peut paraître « évidente », mais ne l'est pas. Pas forcément pour les économistes au sens classique.

Marx a intégré Hegel, puis a pensé que « dans des temps de crise, la philosophie doit devenir pratique ». Alors même que Hegel a écrit une Philosophie pour temps de crise. La vraie philosophie pour Marx doit non seulement comprendre mais transformer. Marx se comporte en cela comme les Descartes, Spinoza, Montaigne, et tant d'autres, psychanalystes avant la lettre, qui se sont demandé : « qui parle ? d'où ça parle ? » Première révolution.

La seconde, c'est bien sûr de penser que dans la nouvelle ère de l'Humanité, l'ère industrielle, les ouvriers ne peuvent continuer à être déniés en tant que sujets. Marx étudie donc L'ENSEMBLE DES MODES DE PRODUCTION APPARUS (ET À PARAÎTRE), là est la vraie histoire humaine, et pas l'ontologie. Ensuite il faut comprendre les racines de l'injustice. Adam Smith, le fondateur de l'Économie politique, tout en ne visant que l'accumulation de richesses par l'État, lui donne l'idée que le travailleur n'est pas rémunéré pour la totalité de son travail, ce qui va servir à des thèses sur l'exploitation et la plus-value. C'est la question du passage, très ancien, de la valeur d'usage à la valeur d'échange, qu'au début, Marx va traiter à sa manière : puisque, dans l'Histoire, dès qu'il y a eu de l'échange, une inadéquation est née entre ce qui a été donné et ce qui a été reçu, Marx va dire : il faut s'attaquer à cette inadéquation, la guérir. Et ça donne des discours paradisiaques : « *Ma superproduction est calculée en fonction de ton besoin, les surplus peuvent s'échanger, échange que j'ai déjà accompli en pensée...* » « *Le travail est l'expression de l'individu, PERSONNALITÉ COMME PUISSANCE, PERCEP-*

TIBLE PAR LES SENS ET DONC AU-DESSUS DE TOUT DOUTE. » « Jouissance de la jouissance de l'autre, du produit de l'un, j'aurais satisfait ton besoin humain, j'aurais été le moyen terme entre toi et le genre humain, j'aurais créé par la manifestation individuelle de ta vie la manifestation de ma vie... » tout cela en termes « d'essence humaine, et essence sociale. »

Mais, si le pur décret n'existe pas, Marx finit par se heurter à la contradiction, et, après avoir projeté un idéal d'unisson, de suppression du conflit, il dit qu'il faut une RÉFORME DE LA CONSCIENCE. Il dit: « AMENER LE MONDE À SE SAISIR DE SA PROPRE CONSCIENCE, L'ÉVEILLER DES RÊVES QU'IL ENTRETIENT SUR LUI-MÊME, LUI EXPLIQUER SES PROPRES ACTIONS ». N'est-ce pas du Freud tout pur? Il dit aussi qu'il faut RÉCONCILIER L'HOMME RÉEL ET LE CITOYEN ABSTRAIT. Le « citoyen » serait-il un fantasme, une construction? Déjà la prescience de « l'illusion groupale »?

Et « AMENER LE MONDE À SE SAISIR DE SA PROPRE CONSCIENCE » signifie pour lui « activement », ça ne doit pas être imposé, du point de vue politique ça évite le dogme, le totalitarisme, il faut, dit-il, lui RÉVÉLER sa conscience vraie, c'est-à-dire qui s'exprime OBJECTIVEMENT dans ses actions et dans sa situation, CELLE QUI EST LE PRODUIT DES CONDITIONS HISTORIQUES DANS LESQUELLES IL VIT. C'EST LA CRITIQUE DU RÉEL QU'IL FAUT PRATIQUER EN PREMIER, C'EST DANS LA RÉALITÉ MÊME QU'EST LA SOURCE DU MOUVEMENT RÉVOLUTIONNAIRE DONT LE MONDE DOIT PRENDRE CONSCIENCE (Présentation d'Émile Botiggelli, œuvres complètes de Karl Marx, Éditions sociales, 1962)

« La réalité même ». Comment la psychanalyse, par la voix de Lacan, peut continuer à être le chantre du principe de précaution? C'est toujours dans « D'un Autre à l'autre »:

« Nous allons tâcher de [...] voir comment la réalité capitaliste n'a pas de si mauvais rapports avec la science. Cela peut fonctionner comme ça, enfin, encore un certain temps, selon toute apparence. Je dirai même qu'elle s'en accommode pas mal du tout. J'ai parlé de réalité, n'est-ce pas? Je n'ai pas parlé de Réel. J'ai

parlé de ce qui se construit sur le sujet capitaliste, ce qui s'est engendré de la revendication fondamentalement insérée sur la reconnaissance – ou bien alors le discours de Marx n'a aucun sens – qui s'appelle la plus-value. Ce qui est proprement l'incidence scientifique dans l'ordre de quelque chose qui est de l'ordre du sujet. Évidemment, à un certain niveau, ça ne s'accommode pas mal du tout avec la science. On nous envoie dans les orbites spatiales des objets tout à fait bien conformés autant qu'habitables, mais il n'est pas sûr qu'au niveau le plus proche, celui d'où s'est engendrée la révolution et les formes politiques qu'elle engendre, quelque chose soit entièrement résolu sur le plan de cette frustration que nous avons désignée être le niveau d'une vérité. Sans doute le travailleur est le lieu sacré de cet élément conflictuel qui est la vérité du système, à savoir qu'un savoir qui se tient d'autant plus parfaitement qu'il est identique à son propre perçu dans l'être se déchire quelque part. Alors faisons ce pas que nous permet le fait qu'il s'agit sans aucun doute de la même substance. Tâtons ce qu'il en est de l'étoffe structurale, et donnons notre coup de ciseaux. Il s'agit du savoir. C'est par rapport à lui, sous sa forme scientifique, que je viens prudemment d'apprécier ce qu'il en est dans des relations, dans les deux réalités qui s'opposent dans notre monde politique.

Le savoir, quoique tout à l'heure j'ai paru en amorcer mon discours, le savoir ce n'est pas le travail. Ça vaut du travail quelquefois, mais ça peut vous être donné sans. Le savoir, à l'extrême, c'est ce que nous appelons le prix. Le prix, ça s'incarne quelquefois dans de l'argent, mais le savoir aussi bien! Ça vaut de l'argent, et de plus en plus. C'est ce qui devrait vous éclairer! Le prix de quoi? C'est clair, le prix de la renonciation à la jouissance. Originellement, c'est par là que nous commençons d'en savoir un petit bout. Pas besoin de travail pour cela. C'est pas parce que le travail implique la renonciation à la jouissance que toute renonciation à la jouissance ne se fait que par le travail. Une illumination comme ça vous arrive pour peu que vous sachiez vous retenir, ou vous contenir, comme j'y ai fait allusion la dernière fois pour définir la pensée.

Un petit temps d'arrêt. Vous pouvez vous

apercevoir, par exemple, que la femme ne vit pas seulement de pain, mais aussi de votre castration, ceci pour les mâles. Après ça, vous conduirez plus sûrement votre vie. C'est une valeur d'usage, ça ! Le savoir, ça n'a rien à faire avec le travail. Mais pour que quelque chose s'éclaire dans cette affaire, il faut qu'il y ait un marché, un marché du savoir, que le savoir devienne une marchandise. Or, c'est là ce qui se précipite. Si on en avait pas l'idée, on devrait en avoir au moins une petite suggestion, à voir la forme que prennent les choses, à voir l'air de foire que, depuis quelque temps, ça prenait dans l'Université par exemple.

Il y a des choses comme ça, dont j'ai parlé incidemment sous d'autres angles ; il n'y a pas de propriété intellectuelle, par exemple. Ça ne veut pas dire qu'il n'y ait pas de vol. C'est même comme ça qu'elle commence, la propriété ! Tout cela est bien compliqué. Ça n'existe, bien sûr, que depuis qu'on paye les conférences faites à l'étranger. Je veux dire que c'est à l'étranger qu'on les paye. Et voilà, même en France, ça commence.

C'est à partir de ce moment-là qu'on peut décerner ce que j'ai appelé autrefois, dans un cercle intime, un « prix haut-le-cœur » à laquelle se démontre spécialement en vue dans cette sorte de spéculation. Mais tout ceci n'est qu'anecdote. Le savoir devient marché pas du tout par l'effet de la corruption ni de l'imbécillité des hommes. Comprenez par exemple que la Sorbonne, c'est bien connu que depuis longtemps, elle est le lieu élu de cette sorte de qualité négative, de cette sorte de faiblesse. On connaissait ça à tous les bouts de champ dans toute l'histoire. Au moment de Rabelais, c'était déjà des salauds. Au moment des Jansénistes... Ça ne rate jamais, ils sont toujours du bon côté, c'est-à-dire du mauvais ! C'est pas ça le nouveau. C'est pas ça ! J'ai cherché la racine de ce que l'on appelle ridiculement « les événements » ; il n'y en a pas le moindre, événement, dans cette affaire. Mais ça, je vous expliquerai ça une autre fois.

Le procès même par où s'unifie la science en tant qu'elle prend son nœud d'un discours conséquent réduit tous les savoirs à un marché unique, et ceci, pour ce que nous interrogeons, est la référence nodale. C'est à partir de là que

nous pouvons concevoir qu'il y a quelque chose là aussi qui, en tant que payé à son vrai prix de savoir selon les normes qui se constituent du marché de la science, est pourtant obtenu pour rien. C'est ce que j'ai appelé le plus-de-jour. A partir du savoir, ce qui n'est pas nouveau mais ce qui ne se révèle qu'à partir de l'homogénéisation des savoirs sur le marché, on aperçoit enfin que la jouissance s'ordonne et peut s'établir comme recherchée et perverse. Qu'est-ce qui donc, à cette occasion, représente le malaise de la civilisation, comme on s'exprime ? C'est un plus-de-jour obtenu de la renonciation à la jouissance, justement étant respecté le principe de la valeur du savoir. Le savoir est-il un bien ? Telle est la question qui se pose, parce que son corrélatif est celui-ci : non licet omnibus — comme je l'ai déjà dit — à dire *Corynthum*. Tout le monde n'a point accès pour autant au plus-de-jour.

Qu'est-ce qui est donc en cette affaire payé ou pas ? Le travail, avons-nous vu plus haut. Mais dans ce registre, de quoi s'agit-il ? Ce que déjà j'ai pointé tout à l'heure, quant à ce qui surgit de conflictuel de la fonction de la plus-value nous met sur la voie, et c'est ce que déjà j'ai appelé la vérité. La façon dont chacun souffre dans son rapport à la jouissance pour autant qu'il ne s'y insère que par la fonction du plus-de-jour, voilà le symptôme, et le symptôme en tant qu'il apparaît de ceci qu'il n'y ait plus qu'une vérité sociale moyenne, une vérité abstraite. Voilà ce qui résulte de ce qu'un savoir est toujours payé sans doute selon son vrai prix, mais au-dessous de la valeur d'usage que cette vérité engendre toujours pour d'autres que ceux qui sont dans le vrai. Voilà ce que comporte la fonction du plus-de-jour, de la Mehrlust, cette Mehrlust qui se moque bien de nous, parce qu'on ne sait pas où elle niche. Bien ! Voici pourquoi votre fille est muette, chers enfants ! C'est à savoir pourquoi, en Mai, ça a bardé. Une grande « prise de parole » comme s'est exprimé quelqu'un qui n'a pas dans mon champ une place négligeable. Prise de parole, je crois qu'on aurait tort de donner à cette prise une homologie avec la prise d'une Bastille quelconque. Prise de tabac ou de came, j'aimerais mieux. C'est que c'était positivement la vérité qui se manifestait en cette occasion. Une vérité collective, et qu'il

faut bien voir au sens où la grève ne consonnait avec cette vérité pas mal du tout, est justement cette sorte de rapport qui soude le collectif au travail. C'est même le seul. Parce qu'on aurait tout à fait tort de croire qu'un type pris dans une chaîne y travaille collectivement. C'est bien lui qui fait le boulot, quand même ! Dans la grève, la vérité collective du travail se manifeste, et ce que nous avons vu en Mai, c'était la grève de la vérité. Là aussi, le rapport à la vérité était évident. La vérité s'étalait sur les murs. Naturellement, il faut se souvenir à ce moment-là du rapport qu'heureusement j'avais bien pointé trois mois auparavant que la vérité de la connerie n'est pas sans poser la question de la connerie de la vérité. Il y a même des conneries qu'on aurait dit du discours de Lacan. Ça le reproduisait comme ça – c'était le hasard, bien sûr –, presque textuellement. Ceci tient évidemment à ceci que des choses extraites de leur contexte ça peut être des vérités mais ça n'exclue pas que ce soit des conneries. C'est bien pour ça que ce que je préfère, c'est un discours sans paroles.

Donc je ne porte nulle dépréciation dans ceci que ces vérités qui s'étalaient sur les murs, ça faisait con quelquefois. Je vous l'ai dit, personne ne remarque qu'elles sont aussi dans mon discours. C'est parce que, dans le mien, ça fait peur. Mais sur les murs, ça faisait peur aussi. Et c'est bien là qu'elle ressort, c'est que tant de choses connes, ça fait une peur sans égale ; quand la vérité collective sort, on sait que tout le discours peut foutre le camp.

Voilà. C'est rentré un peu dans le rang. Mais ça couve. C'est pour ça que les capitaux foutent le camp. Eh bien ! puisque je me suis risqué aujourd'hui à donner mon interprétation à moi de ce que l'on appelle les événements, je voudrais vous dire, ne croyez pas pour autant que ça arrête le processus. Vous auriez tort de ne pas vous apercevoir que, pour l'instant, il n'est même pas question que ça s'arrête, ce que j'ai appelé le marché du savoir ! Et c'est vous-mêmes

qui agirez pour qu'il s'établisse de plus en plus. L'apparition dans la réforme d'une notion comme celle de « l'unité de valeur », au niveau des petits papelards qu'on veut vous décerner, mais l'unité de valeur, c'est ça ! C'est le signe de ce que le savoir va devenir de plus en plus dans ce champ, dans ce marché qu'on appelle l'Université.

Alors, bien sûr, ces choses doivent être suivies de très près pour simplement qu'on s'y repère de ce qu'il est bien évident que la vérité peut avoir là des fonctions spasmodiques, mais que ce n'est pas du tout ça qui réglera pour chacun votre existence de sujet. De ce que la vérité, je vous l'ai rappelé la dernière fois, la vérité, mon Dieu, dans un texte, j'ai été très gentil, je lui ai fait tenir les propos les plus intelligents que je pouvais lui attribuer, je les empruntai à ce que je dis quand je ne dis pas la vérité. Autrement dit, nul discours ne peut dire la vérité. Le discours qui tient, c'est celui qui peut tenir assez longtemps sans que vous ayez besoin de lui demander raison de sa vérité. Attendez là, au pied du mur, ceux qui pourront se présenter devant vous en vous disant « La psychanalyse, vous savez, hein... nous... on n'en peut rien dire ! » Ce n'est pas le ton de ce que vous devez exiger si vous voulez maîtriser ce monde d'une valeur qui s'appelle le savoir. Si un discours se dérobe, vous n'avez qu'une chose à faire, lui demander raison. Pourquoi ? Autrement dit, un discours qui ne s'articule pas de dire quelque chose est un discours de vanité.

Ne croyez pas que le fait de dire que tout est vanité, qui est ce sur quoi je vous ai laissés la dernière fois, soit autre chose ici qu'un leurre sur lequel, comme je vous l'ai dit, j'ai voulu vous laisser partir l'âme en peine jusqu'à ce que, ce discours, je le reprenne. Et sur ce qu'il en est de ceux qui posent au principe une essentielle vanité de tout discours, c'est là que celui que je vous tiens aura la prochaine fois à nous reprendre ensemble. »